

LE ROMAN ET LA NOUVELLE
DANS
LA LITTÉRATURE IRANIENNE CONTEMPORAINE

Le roman et la nouvelle tiennent la première place dans la renaissance littéraire iranienne. Pourtant, pas plus l'un que l'autre, ils n'ont eu jusqu'ici la fortune d'éveiller l'intérêt du public local, ni même d'exciter la curiosité des orientalistes. Tôt ou tard, on reconnaîtra l'importance de certaines des œuvres qui vont être analysées dans cet article ; pour le moment, elles sont encore méconnues. D'ailleurs, la présentation matérielle de presque toutes montre bien que les auteurs ne fondaient guère d'espoir sur la vente de leurs livres, et qu'ils s'attendaient tout au plus à couvrir les frais d'impression.

Dans son *Adabiyâté Mo'âser* (Littérature Contemporaine, Téhéran, 1316, 1936-7), Rachîd Yâsemî consacre à peine quelques lignes aux romanciers (p. 108). C'est que les préférences de l'élite iranienne vont à la poésie (classique, surtout), et à l'histoire ; ceci explique la faveur avec laquelle sont accueillies, au détriment des ouvrages modernes, les nombreuses éditions de textes anciens auxquelles se consacre actuellement toute une pléiade d'érudits. Lorsque l'on veut se procurer une jouissance intellectuelle, on a presque toujours recours aux poètes du passé ; périodiquement, certains d'entre eux sont tirés de l'oubli (comme Mas'nd Sa'd, ces années dernières). De telles découvertes constituent les événements les plus marquants de la vie littéraire persane.

Un vieux préjugé, plus ou moins conscient, subsiste à l'encontre de la prose persane narrative : lorsqu'elle est sobre, dépouillée des artifices de la rhétorique, on voit en elle un simple moyen d'expression, et non pas un art. C'est là l'une des deux principales causes de l'indifférence à laquelle se heurtent les efforts de la jeune école. La seconde n'est autre qu'un manque général de curiosité à son égard : nul ne se soucie d'elle, et beaucoup n'en ont même jamais entendu parler.

Les seuls romans que l'on lise sont des romans étrangers, français ou anglais, actuellement accessibles à presque tout le monde dans le texte original. Les traductions, si importantes au siècle dernier, sont passées de mode.

Il n'est donc pas surprenant que le roman persan, presque inconnu en Iran, le soit tout à fait en Europe. Quelques pages de Browne (p. 464-6), relatives à des livres déjà anciens, un bref article de H. Massé (*La Littérature Persane d'Aujourd'hui, Cahiers du Sud, Août-Sept. 1933*), un autre de B. Nikitine (*Le Roman Historique dans la Littérature Persane Actuelle, Journ. Asiat., 1933*), et deux plaquettes en russe, de

Tchaikine et de E. Berthels (citées par B. Nikitine), telles sont les seules références bibliographiques que l'on puisse indiquer. Encore, tous ces travaux, à part celui de H. Massé, qui a un caractère très général, traitent-ils uniquement du roman historique, premier essai iranien moderne dans le domaine de la fiction. Or, il ne faut pas oublier que ce genre reste étroitement tributaire de ses modèles étrangers (Dumas ou G. Zeydān), et conserve un style volontiers ampoulé, bien que déjà très différent du style traditionnel. Le roman de mœurs et la nouvelle, qui sont à l'avant-garde de l'école moderne, présentent plus d'originalité. Ils ont réussi à se dégager de presque toute influence non-iraniennne. Rompant en outre avec les anciennes conceptions littéraires certains de leurs auteurs, comme Djamāl Zāde et Ṣ. Hedāyat, ont acquis la maîtrise d'une langue sobre, familière et vraiment neuve.

Pas plus que celles qui ont été citées plus haut, la présente notice ne prétend être exhaustive. Elle néglige toutes les productions dont le fond est historique, pour ne s'attacher qu'aux œuvres d'imagination pure et aux études de mœurs. C'est ainsi qu'il n'y sera pas parlé du très beau *Payāmbēr* (Damas, 1939) de M. Rahnamā, biographie romançée plutôt que roman. J'ai dû, en outre, me résigner à passer sous silence la *Farangīs* de S. Nafīsī, malgré toute son importance, n'ayant pu m'en procurer un exemplaire. Parmi les autres auteurs, il fallait encore choisir, car ils sont légion, et de valeur très inégale. Seuls seront donc étudiés ceux que leurs compatriotes considèrent comme les plus représentatifs des tendances nouvelles. Le plan suivi ne cherche pas à établir un classement par ordre d'importance entre les écrivains cités, il tient compte uniquement des dates auxquelles leurs œuvres ont été éditées.

*
**

Les débuts de l'école moderne remontent à 1921, avec la publication du *Yekī bīd, yekī nabūd* (Il était une fois), de Djamāl Zāde (Berlin, 1331). Cristallisant des idées depuis longtemps dans l'air, la préface de ce recueil, constituait un manifeste dont l'influence devait être considérable par la suite.

Djamāl Zāde s'attaquait audacieusement aux anciennes traditions littéraires. Il faisait le procès de ces prosateurs qui ne daignent s'exprimer qu'en « termes obscurs et incompréhensibles au vulgaire », de ces rimeurs infatigables qui continuent à composer des *ghazal* sur des sujets usés depuis des siècles, en s'aidant de clichés vieux comme le monde. Il préconisait l'emploi d'un style simple, accessible à tous, ainsi que l'adoption d'un genre nouveau, le roman, seul propre à répandre dans le peuple des idées modernes, et à faciliter l'évolution de la langue écrite, en l'enrichissant de locutions neuves, vulgaires au besoin (1).

En même temps, pour illustrer ses théories, l'auteur mettait au jour quelques contes dont la perfection constituait le meilleur argument qu'il pût fournir à l'appui de sa

(1) L'ouvrage se termine par un petit lexique de mots et d'expressions populaires dont l'auteur estime qu'ils devraient obtenir droit de cité dans la langue littéraire.

thèse. Petits tableaux pleins de vie, tracés sans prétention, ils montraient que le persan est susceptible de devenir un instrument aussi souple et aussi expressif que n'importe quelle langue européenne.

Djamāl Zāde a su se débarrasser des images conventionnelles qui surchargeaient les pages de ses devanciers, et les remplacer par des comparaisons généralement inédites, toujours bien choisies. Chacun de ses personnages parle le langage de son milieu : le Chaykh Dja'far devenu homme politique, continue à s'exprimer comme le cardeur qu'il était au début de sa carrière ; lorsqu'il veut faire de grandes phrases patriotiques, il s'empêtre, bafouille, emploie à contre sens des mots dont il ignore la signification. Mollā Qorbān'ali, récitateur illettré de *rawde*, nous narre ses aventures dans un style à la fois plein d'onction et de vulgarité ; quant à sa femme, elle a la langue acérée et gaillarde, comme toute bonne commère de Téhéran.

Djamāl Zāde, qui excelle dans la satire, met tout son plaisir à tourner en dérision les travers de ses compatriotes. Dans sa première nouvelle (*Fārsī chakar ast*, Le persan est de sucre), il narre une halte forcée dans un poste frontière, en compagnie d'un «francomane» (*farangī maāb*), d'un vénérable chaykh, et d'un homme du peuple nommé Ramaḍān. Celui-ci tente de lier conversation avec le jeune élégant, puis avec le religieux. Le premier répond à ses avances par un fougueux discours hâché de «parfaitement», de «révolution», de «démocratie», d'«évolution», et d'une foule d'autres termes français, auxquels le malheureux ne comprend goutte. Quant au second, il lui assène un sermon comportant force citations de *ḥadith* et de versets du Coran, et dans lequel on saisit à grand'peine quelques mots persans qui font figure de parents pauvres au milieu d'un déluge d'arabe. Ramaḍān, croit avoir affaire à des fous. Il se réfugie auprès de l'auteur, et lorsque celui-ci lui explique que ces messieurs parlent persan... comme tout le monde, il s' imagine être la victime d'une mystification.

D'autres contes, comme celui de l'*Homme Politique*, histoire d'un cardeur de coton, auquel le hasard fait obtenir un siège de député, ou celui de *Veylān od Dole*, parasite professionnel que la misère pousse au suicide, ressuscitent des personnages dont beaucoup appartiennent au passé, mais auxquels Djamāl Zāde sait rendre un vie étonnante.

Les Européens figurent en bonne place dans cette galerie de grotesques : les aventures de ce masseur parisien devenu conseiller auprès du gouvernement qadjar, ainsi que les impressions cocasses qu'il rapporte de son séjour à Téhéran, permettent à l'auteur de donner libre cours à sa malice.

Djamāl Zāde cultive aussi le genre sérieux, et un petit chef-d'œuvre comme son *Dardé delé Mollā Qorbān'ali* (Les peines de cœur de Mollah Qorbān'ali), peut être placé au même rang que les meilleurs récits populaires de Ş. Hedāyat.

*
**

A la plume de Mir Moḥammad Hedjāzī (qu'il ne faut pas confondre avec Sayyed Moḥammad Bāqer Hedjāzī, dont il sera question plus loin), nous devons trois romans :

Homā (1307,1927-8) *Paritchahr* (1308,1928-9), et *Zibā* (2 vol., ss date, mais vraisemblablement publiés autour de 1930). Bien que ces ouvrages se suivent à des dates très rapprochées, chacun d'eux accuse par rapport au précédent, un progrès sensible.

Homā est l'histoire d'une jeune fille et de son tuteur, homme vertueux et idéaliste. L'un et l'autre font passer leurs convictions avant leur bonheur : *Homā* brise sa vie en refusant d'épouser *Manūtchahr Khān*, bien qu'elle l'aime, lorsqu'elle apprend qu'il a déjà une première femme et des enfants. *Ḥasan 'Alī Khān* est emprisonné ; il brave la mort pour défendre ses idées. Mais, tout est bien qui finit bien : l'épilogue nous montre un *Manūtchahr* touché par la grâce, et décidant de consacrer son avenir à l'éducation de sa petite famille ; le Russe *Popof*, le persécuteur de *Ḥasan 'Alī Khān*, se fait naturaliser Iranien ; il prend le nom de *Farīdūn*, et crie à tout propos : « Vive la nation iranienne ! » Seul le traître, le pamphlétaire *Chaykh Ḥosayn*, espion crasseux, avare et vicieux, demeure endurci dans le mal.

D'un bout à l'autre, *Homā* n'est qu'un long plaidoyer en faveur du modernisme, et de l'émancipation de la femme. A chaque page, les héros versent des torrents de larmes, ou déclament de longues tirades sentimentales, fastidieuses au goût du lecteur européen.

Paritchahr, l'héroïne du second roman de M. *Ḥedjāzī*, fait figure de monstre à côté de *Homā*. Coquette et grande amoureuse, elle brise la vie de son époux, l'infortuné 'Alī. Cependant, elle n'a pas conscience de mal agir ; elle trompe son mari, mais s'entoure d'excuses qu'elle croit irréfutables ; elle lui attribue, de bonne foi, tous les torts. 'Alī est un faible. Il adore sa femme et s'obstine à ne pas voir l'évidence, cherchant à sauver ce qu'il imagine être son bonheur. Ayant surpris *Paritchahr* chez son meilleur ami, il se laisse facilement persuader que rien ne s'est passé ; sa colère tombe vite.

Après cet incident, le récit nous conduit au Khorassan, où le couple a entrepris un voyage de réconciliation. En cours de route, la voiture qui transporte 'Alī et *Paritchahr* est attaquée par des pillards turcomans. Tous deux sont faits prisonniers, et aussitôt séparés l'un de l'autre. 'Alī s'évade, il est repris par ses bourreaux nomades — dont l'auteur nous brosse un tableau aussi effrayant que conventionnel. Enfin, aidé par un agent secret britannique, il rejoint sa femme et la délivre. Mais entre temps, celle-ci a fait les délices de plus d'un chef turcoman ; cette vie aventureuse et brutale ne lui déplaît pas, aussi ne suit-elle son sauveur que de très mauvais gré. Peut-être même est-elle de connivence avec son dernier mari : celui-ci se jette aussitôt sur la trace des fugitifs, qu'il rejoint sans peine. Les rivaux en viennent aux mains. 'Alī tue son adversaire, et, comme *Paritchahr* lui reproche ce meurtre, il égorge l'infidèle sur le cadavre du séducteur. Mais il se repent bientôt de son acte ; tourmenté par le remords, il traîne durant quelques mois une existence sans joie, puis il meurt au cours d'un voyage.

Dans *Homā*, M. *Ḥedjāzī* nous montrait l'image séduisante d'une humanité indéfiniment perfectible. En écrivant *Paritchahr*, il est déjà moins optimiste ; l'évolution de sa pensée trouve son achèvement dans *Zibā*, œuvre d'un pessimisme indiscutable, qui dépeint l'influence pernicieuse de la grande ville, et de cette civilisation tant vantée dans *Homā*.

La matière des deux volumes de *Zībā* est fournie par les confessions que Ḥosayn, le héros, rédige dans sa prison, avant de passer en jugement. Issu d'une famille de petits propriétaires provinciaux, il passe son enfance avec sa cousine Zaynab, orpheline, et déjà sa fiancée. Mais, comme il manifeste de bonne heure des dispositions pour l'étude, son père l'envoie, bien qu'à contre-cœur, parfaire son instruction à la ville. Ḥosayn suit pendant huit ans les cours de l'université canonique, puis il décide de retarder son mariage avec Zaynab, et d'aller prendre ses diplômes supérieurs à Téhéran.

Il devient alors le précepteur du fils d'un riche marchand, et fait fortuitement connaissance avec la maîtresse de son élève. Cette rencontre le trouble profondément : après une adolescence partagée entre la lecture des livres de théologie et les exercices de piété, il fait brusquement la découverte éblouissante du monde. Tous les efforts qu'il déploie pour chasser de son esprit l'image de la jeune femme restent vains. En désespoir de cause, il se résout à rentrer dans son village pour épouser Zaynab. Malheureusement, Zībā l'attire chez elle sous un prétexte, et lorsqu'elle apprend qu'il est encore vierge à vingt-cinq ans, elle s'offre le plaisir de l'enivrer, et de lui faire passer la nuit dans son lit.

A son reveil, Ḥosayn, qui voit son salut éternel compromis, court se réfugier à la mosquée, dans sa cellule d'étudiant. Mais l'amour est le plus fort ; après avoir désespérément lutté contre sa passion naissante, il rejoint Zībā, s'installe chez elle, et jette aux orties son turban de religieux. Par l'entremise de Ghāmeḍ od Dole, que sa maîtresse lui présente comme étant son oncle, il obtient un poste dans un ministère.

La vie administrative (celle de l'ancien régime, bien entendu, et M. Hedjāzi nous la montre sous un jour très sombre) efface peu à peu ses derniers scrupules. Il acquiert de l'assurance ; une ambition effrénée s'éveille en lui, et il s'emploie à la satisfaire par tous les moyens. Devenu l'un des fonctionnaires les plus en vue de son service, il s'enhardit jusqu'à demander la main de Zībā au prétendu oncle... qui demeure bouche bée. De son côté, Ḥosayn ne comprend pas pourquoi Zībā, informée de cette démarche, lui marque de la froideur, ni pour quelle raison Ghāmeḍ, ayant brusquement cessé de le soutenir, cherche à le faire révoquer. L'explication lui est bientôt fournie par son collègue, au cours d'une entrevue orageuse : Zībā n'est autre que Maliḥe Esfahāni, courtisane célèbre ; Ghāmeḍ l'entretient depuis un an, et elle lui a présenté Ḥosayn comme son cousin. Le jeune homme s'imagine alors que cette révélation a tué son amour, aussi accepte-il sans hésiter le marché que lui propose son rival : il renoncera à sa maîtresse, en échange d'un nouvel avancement, et de la main de la fille du chef de cabinet, jeune personne d'une grande beauté, possédant 10.000 tomans de dot.

Cependant, Ḥosayn manque à sa promesse ; il continue à voir Zībā, jusqu'au jour où celle-ci lui annonce qu'elle ne l'aime plus, et qu'elle entend seulement se servir de lui. Il se prend alors à la détester ; mais comme il craint pour sa situation, Ghāmeḍ se montrant de nouveau hostile, il fait son possible pour hâter le mariage. Il emprunte mille tomans, et s'en fait envoyer encore cinqcents par son père, qui hypothèque son bien. Les noces

sont célébrées, mais quelle désillusion ! La mariée est d'une laideur repoussante ; quant à la dot, elle ne consiste qu'en quelques vieilleries sans valeur... Ḥosayn retourne dans les bras de Zibā, chercher l'oubli. La courtisane consent à redevenir sa maîtresse, moyennant une mensualité de 250 tomans. Il se soumet avec joie, et la couvre d'or, au prix de nouvelles malversations. Zibā feint alors de vouloir renoncer à sa vie de débauche pour épouser son amant, et mener à ses côtés une existence pieuse et retirée : qu'il lui confie seulement 4000 tomans pour assurer leur avenir commun. Ḥosayn remue ciel et terre pour trouver cette somme. Il s'inscrit au parti libéral, et l'influence qu'il acquiert rapidement lui permet de réaliser de nouveaux profits. Mais pour aller plus vite, il joue et perd tout au fur et à mesure.

Sur ces entrefaites, il apprend que Zibā se joue de lui et qu'elle s'apprête en réalité à épouser Parviz, jeune fonctionnaire honnête et travailleur qu'il lui a fait connaître, et dont il a lui-même honteusement exploité l'amitié, lors des ses débuts dans l'administration. A l'annonce de cette nouvelle, le malheureux court chez sa maîtresse ; il la roue de coups, puis lui demande pardon, et jure de l'aimer comme une sœur. Le lendemain, sa jalousie se réveille ; il dévoile à Parviz l'identité réelle de Zibā, et tente, mais en vain, de faire muter le jeune homme loin de Téhéran. Enfin, partagé entre son amour pour l'infidèle et l'affection qu'il conserve malgré tout pour son rival ; tourmenté par les tentations qui ébranlent ses vertueux desseins, il décide, sur les conseils d'un ancien camarade d'études, de quitter la capitale pour chercher le calme. Il part pour une randonnée en montagne, et semble tout d'abord trouver la paix à laquelle il aspire. Mais cette fugue se termine d'une façon tragique : au cours d'une nuit d'orgie en compagnie de l'administrateur du canton, il cause involontairement le déshonneur d'une jeune fille, qui se donne aussitôt la mort. Ḥosayn regagne Téhéran, désespéré et malade.

Zibā le soigne tendrement, reprise pour lui d'une amitié désordonnée. Le jour du mariage avec Parviz arrive ; Ḥosayn s'abstient d'assister à la cérémonie, et Zibā refuse de donner son consentement en son absence : elle va le chercher. Son fiancé la suit, surprend les amants ; une scène pénible a lieu, Zibā tombe malade à son tour. Elle reste chez son ancien protecteur. Grâce à de nouvelles intrigues, celui-ci parvient enfin à faire révoquer Parviz, qui se retire à Tabriz, renonçant à Zibā. La courtisane éplorée prend alors la résolution de partager sa vie avec Ḥosayn, pour mieux se venger de lui. Tous deux connaissent une courte période de bonheur orageux. Ils se séparent pourtant, lorsque la chute du ministère fait que le héros perd son poste et demeure sans ressources.

Il regagne sa ville natale, où il trouve sa famille ruinée. Son père, auquel il avait négligé de rendre les 500 tomans, est mort de désespoir, après avoir vendu ses terres. Quant à Zaynab, elle est partie à la recherche de son fiancé, et nul ne sait ce qu'elle est devenue. Après un bref séjour parmi les siens, Ḥosayn reprend le chemin de la capitale. Au cours de son voyage, il recueille sa cousine enceinte. Une autre surprise l'attend à Téhéran, il y est reçu par Zibā, installée chez lui. Tous deux se mettent de nouveau en ménage.

L'histoire semble s'achever là, mais il est possible que l'auteur ait l'intention de lui donner une suite ; la fin du tome II ne fournit aucune indication à cet égard.

C'est sur *Zibā* qu'il faut juger M. Ḥedjāzī. Œuvre vigoureuse et sans longueurs, ce roman se lit d'une traite, sans que l'intérêt faiblisse jamais. *Homā* et *Paritchahr* ne doivent être considérés que comme les essais de jeunesse d'un écrivain qui cherchait sa voie. Dans son dernier livre, l'auteur se contente d'ailleurs de reprendre, mais avec maîtrise le thème de son précédent ouvrage. *Zibā* et Ḥosayn sont une seconde *Paritchahr* et un autre 'Alī, seulement leurs caractères respectifs apparaissent avec plus de netteté et plus de relief. Le problème posé, celui de l'amour néfaste reste le même, mais les données en sont mieux établies, les conséquences mieux dégagées. Par légèreté, *Paritchahr* cause le malheur de son mari, mais la fourberie de *Zibā* avilit Ḥosayn et fait de lui un criminel.

Zibā est le portrait fidèle de la demi-mondaine de Téhéran, coquette, perverse et sentimentale, sans doute aussi un peu hystérique (ses colères sont d'une violence inouïe). Deux sentiments se partagent son cœur : son avarice et la passion dont elle brûle pour son amant du jour. Il y a invariablement deux hommes dans sa vie, celui qui la paie (d'abord Ghāmed, puis Ḥosayn), et celui pour qui elle dépense son argent (Ḥosayn, et ensuite *Parviz*). Comme *Paritchahr*, *Zibā* se croit bonne et innocente. A quelque objet qu'il s'adresse, son amour est toujours sincère et profond ; elle est capable de tous les dévouements pour l'être auquel elle s'est donnée. Aveuglée par sa flamme, elle berne ses autres soupirants, les déshonore et les ruine, mais sa conscience ne lui reproche jamais rien. *Zibā* n'écoute que son instinct.

Si sa maîtresse est avide, Ḥosayn est ambitieux. Dès son plus jeune âge, il décide de devenir plus tard le prédicateur de sa ville natale, pour en être le premier personnage, et c'est, plus que le désir d'apprendre, ce rêve d'enfant qui l'anime et le soutient durant toutes ses études. Il sacrifie la pauvre *Zaynab* à sa soif de gloire. Par la suite, il acceptera, sans davantage hésiter, de trahir *Zibā* et d'épouser la fille de son chef de cabinet, pour assurer sa carrière. Pourtant, Ḥosayn n'est pas un méchant homme ; il se montre, durant toute sa jeunesse, d'une piété sincère. Lorsque l'influence de *Zibā* le fait dévier du droit chemin, pas un jour ne se passe qu'il ne fasse son examen de conscience et ne prenne de bonnes résolutions, mais il reste sans force devant les deux grandes tentations que lui offre la vie, l'amour et la fortune. Il n'est que le jouet des circonstances ; il commet sans balancer toutes les bassesses que son égoïsme lui inspire ; il s'en repent aussitôt et tente de réparer le mal qu'il a fait, mais sans jamais avoir le courage de s'amender définitivement.

Les personnages épisodiques du roman sont aussi bien campés que Ḥosayn et que *Zibā*. Chaykh Chahāb, sage et vertueux ; le ministre, amnésique, faible et maniaque (entiché de calligraphie, ils réserve ses faveurs à ceux de ses subordonnés qui ont une belle écriture) ; Ghāmed, vieux jouisseur sans scrupules, souffrant de ne plus plaire aux femmes, et tirant de ses rivaux des vengeances raffinées ; Mirzā Dja'far, courtier politique plein de faconde et d'astuce, sont autant de caractères finement

observés. Tout ce monde évolue avec naturel dans un milieu bien étudié, et non plus factice, comme l'était celui de *Homā* ou de *Parītchahr*. On voudrait pouvoir citer quelques scènes particulièrement bien venues du roman, mais la place manque.

La langue de M. Hedjāzi est celle qu'emploie quotidiennement la classe cultivée. Elle tient le juste milieu entre un persan trop littéraire et le parler du peuple. Toutefois, dans les dialogues, l'auteur n'hésite pas à utiliser des expressions triviales. Les réformes tentées par Djamāl Zāde ont donc, on le voit, trouvé des partisans.

*
**

Şādeq Hedāyat fit ses débuts avec *Zande be Gūr* (Enterré Vivant, 1309, 1929-30), recueil dont une partie est formée de contes écrits à Paris. Ce volume fut bientôt suivi par *Sé qaṭre khūn* (Trois Gouttes de Sang, 1311, 1931-2); *Sāyeyé Rawchan* (Clair-Obscur, 1312, 1932-3), vraisemblablement composés en Iran, et par une longue nouvelle rédigée aux Indes, *Būfē Kūr* (La Chouette Aveugle, ou la Bête à Chagrin, Bombay, 1315-1936).

Le talent de Ş. Hedāyat est multiple, et chacun de ses livres offre un contenu varié à l'extrême. On y trouve des souvenirs personnels, évoqués avec beaucoup d'émotion (*Ayīneyé Chekeste*, le miroir brisé, *S. Q. Kh.*, p. 49; *Madeleine*, *Z. b. G.*, p. 48), des récits historiques (*Ākherīn Labkhand*, Le Dernier Sourire, *S. R.*, p. 118; *Atachparast*, L'Adorateur du Feu, *Z. b. G.*, p. 52), et surtout des études de mœurs iraniennes, et des contes fantastiques.

Au contraire des romans de M. Hedjāzi, qui nous ont habitué au drame bourgeois, les nouvelles de Ş. Hedāyat nous conduisent presque toutes dans des milieux de tâcherons ou de paysans. Très peu ont pour acteurs des personnages appartenant aux classes supérieures, et à part les *Nuits de Varāmīn* (*S. R.*, p. 53), ce ne sont pas les meilleures. Ş. Hedāyat oblige son lecteur à se pencher sur les misères des pauvres gens; il lui fait partager leurs souffrances et leurs espoirs (*Abdījī Khānūm*, *Z. b. G.*, p. 57. *Tchangāl*, *S. Q. Kh.*, p. 96), visiter leurs taudis où fume la lampe à pétrole à côté du samovar qui bout (*Mordekhōrhā*, *Z. b. G.*, p. 66). Il le convie à des scènes champêtres, à des mariages (*Zanī ké Mardechrā Gom Kard*, *S. R.*, p. 36), à des séances d'envoûtement (*Ṭalabé Āmorzach*, *S. Q. Kh.*, p. 56). Parfois, un refrain populaire s'envole des pages du livre (*S. Q. Kh.*, p. 102, *S. R.*, p. 40). Ailleurs, c'est tout le pittoresque du vieux Chiraz, avec ses *lūfī* (mauvais garçons), leurs rixes et leurs ripailles (*Dāch Ākel*, *S. Kh.*, p. 31), ou encore, au bord d'une route poussiéreuse, le calme d'une auberge pleine d'ombre: des vagabonds s'y reposent en fumant leur tchibouk et en buvant du thé, après avoir marché tout le jour, le bâton en travers des épaules, dans le soleil et la poussière (*Mohallel*, *S. Q. Kh.*, p. 124). Un beau voyage à travers un Iran bariolé et bon enfant, que peu savent comprendre et aimer autant que Ş. Hedāyat.

On pourrait croire que l'auteur a personnellement connu tous ses héros, et longuement bavardé avec eux au Moulin du Buffle, ou dans les *tchāykhāne* de Vanak, tant le caractère de chacun d'eux est accusé. Les paysans et les artisans de Hedāyat ne répondent

jamais à des types conventionnels ; ce sont autant d'individus distincts, ils ont chacun leur âme, leurs goûts, leurs qualités et leurs vices.

Les commères de *Mordekhorhā* forment un groupe plein de relief : Bibī Khānūm parle peu, mais on la devine fouineuse et méchante ; Manije Khānūm, infatigable bavarde, envieuse et mauvaise, se plaint sans cesse de tout et de tous ; ses propres péchés ne sont que peccadilles, ou plutôt, elle se croit irréprochable ; la seconde épouse, malgré ses airs de chien battu et ses allures soumises, se révèle aussi acariâtre que les autres, à la fin de l'histoire. Quant à sa mère, au premier mot qu'elle dit en entrant, on comprend qu'elle est habituée à faire la loi chez son gendre.

Les deux *lūī* de Chiraz, Dāch Ākel, le visage couturé de cicatrices, l'âme chevaleresque, et Kākā Rustam, qui bégaie pour se donner plus d'allure, appartiennent à un même milieu, mais combien leurs caractères sont différents ! Zarrīn Kolāh (*S. R.*, p. 36 et ss) est une paysanne brave et sotte. Elle adore son mari, Gol Bābū, un bel ânier du Mazandéran, qui la fouette presque chaque jour, et finit par la quitter, pour regagner son village natal. Elle part à sa recherche, portant son fils dans ses bras. Mais, lorsqu'elle rejoint l'infidèle, celui-ci la chasse. Alors, elle abandonne son enfant sur le pas d'une porte, et s'éloigne sans une larme, pour suivre un autre ânier qui passe. Elle se dit : « Ce garçon a peut-être, lui aussi, l'habitude de donner des coups de fouet ! Peut-être son corps sent-il aussi l'âne et l'écurie ! »

Écoutons maintenant discourir les personnages. Ils parlent tous la langue du peuple, les dialectes de Téhéran, de Chiraz, ou même du Mazandéran, si savoureux et si colorés, surtout lorsqu'ils sont maniés par Ş. Hedāyat. On a peine à admettre que de tels dialogues soient imaginés de toutes pièces, et qu'ils n'aient pas été notés sur le vif.

L'auteur est aussi bon narrateur qu'excellent observateur. Que l'on lise quelques unes de ses nouvelles, on n'en trouvera pas deux où soit l'action, soit le dénouement se trouvent introduits de façon semblable. Les difficultés qui se présentent reçoivent chaque fois la solution la plus habile et la plus originale. C'est, par exemple, dans *Mordekhorhā*, le mari que l'on croyait mort et enterré qui réapparaît brusquement, alors que ses deux femmes se disputent déjà l'héritage, ou encore, dans *Dāch Akel*, le perroquet, que le héros lègue à celle qu'il adorait en secret, et qui révèle, mais trop tard, l'existence d'un amour tragique.

On aimerait, pour donner une idée de l'art de Ş. Hedāyat, pouvoir traduire une de ses meilleures nouvelles, comme *Mohallel* (*S. Q. Kh.*, p. 124). Malheureusement, le cadre restreint de cet article ne permet que d'en donner le résumé :

Dans une *tchaykhāné*, au bord d'une route, deux vagabonds se rencontrent, Mirzā Yād Allāh et Machti Chahbāz. Après s'être longuement plaint de la dîreté de la vie, ils en viennent à se confier leurs malheurs respectifs. Machti Chahbāz était épicier (grimace du Mirzā, qui déteste ce corps de métier). Il avait une femme, « un vrai charbon ardent », qui après l'avoir rendu père, décida de le quitter pour aller en pèlerinage. Depuis, il est sans nouvelles d'elle. C'est aussi une femme qui est cause des misères de Yād Allāh.

Alors qu'il était mollah, à Téhéran, il avait épousé une fille toute jeune, mais d'une grande beauté et d'une intelligence rare « un vrai charbon ardent », elle aussi. Il eut le tort de vouloir contracter une seconde union avec une riche veuve. Sa première femme fit une telle esclandre qu'il la répudia, mais pour se repentir aussitôt. Que faire ? Il ne pouvait, en droit, la reprendre qu'à la condition de trouver un *mohallel*, « légitimateur », qui se marierait avec la divorcée, et s'en séparerait sur l'heure : trois mois et dix jours plus tard, il aurait la faculté de convoler de nouveau en justes noces avec son ancienne épouse. L'épicier du coin, un gaillard « qui aurait pu rassasier sept chiens en les laissant lui lécher la figure... et qui aurait donné sa vie pour un oignon », accepta le marché moyennant cinq tomans. Cependant, le mariage célébré, lorsque le *mīrzā* demanda au boutiquier de remplir la suite de ses engagements, celui-ci répondit froidement : « C'est ma femme, et je ne cèderai pas un seul cheveu de sa tête, fût-ce pour mille tomans ! » Depuis lors, le pauvre *Yād Allāh* erre de ville en ville, sans parvenir à se fixer nulle part. Ce récit terminé, *Chahbāz* s'esclaffe :

« — Vraiment, le temps transforme les hommes : les visages se rident, les cheveux blanchissent, les dents tombent, la voix change ! Vous ne m'avez pas remis, je ne vous aurais pas non plus reconnu !

— Comment ?

— *Robābe* n'avait-elle pas la figure marquée de petite vérole ? Les yeux clignotants ?

— Qui te l'a dit ?

Machti Chahbāz éclata de rire :

— N'êtes-vous pas *Chaykh Yād Allāh*, fils de feu *Chaykh Rasūl*, et n'habitez-vous pas rue du Bain de Marbre ? Vous passiez tous les jours devant ma boutique. Le « légitimateur », c'était moi !

Mīrzā Yād Allāh baissa la tête :

— C'est donc toi qui m'as fait souffrir pendant douze ans ! Tu es donc ce *Chahbāz*, l'épicier ! Il fut une époque où j'aurais réglé mes comptes avec toi si tu m'étais tombé entre les mains, dans cette montagne. Hélas ! le temps nous a réduits tous deux à l'impuissance ! »

Puis il murmura, comme un fou : « Bravo, *Robābe* ! Tu m'a vengé. Il est aussi malheureux que moi ! » Il se tut. Un sourire douloureux se dessina sur ses lèvres...

Machti Chahbāz et *Mīrzā Yād Allāh* s'observaient l'un l'autre, à la dérobée ; ils craignaient de faire se croiser leurs regards. C'étaient deux ennemis misérables ; ils avaient passé l'âge où l'on se bat pour défendre son amour. Ils devaient penser à la mort.

Après un moment de silence, *Chahbāz* se tourna vers le cafetier :

— Ami *Akbar*, deux thés amers ! (1).»

En écrivant ses nouvelles de mœurs, *Ş. Hedāyat* ne s'est pas uniquement préoccupé de faire œuvre d'artiste. Dans presque toutes, il pose discrètement certaines questions

(1) « *Qand pahlū* » thé que l'on sert avec le sucre sur la soucoupe.

d'intérêt social, tout en se gardant bien de les résoudre. Il se contente de suggérer sa thèse entre les lignes. *Mordekhōrhā* est une attaque contre la polygamie ; *Hādīj Murād* (Z.b.G., p. 30) — histoire d'un brave marchand qui reçoit la bastonnade pour avoir interpellé dans la rue une femme qu'il croyait être la sienne — montre les inconvénients du voile. *Mardī ké Nafsech rā Kocht* (S.Q.Kh., p. 105), est dirigé contre les soufis : le héros, entiché de mysticisme, s'aperçoit un beau jour que le directeur spirituel auquel il avait donné toute sa confiance, n'est qu'un imposteur. Un doute terrible se fait jour dans son esprit : tous les maîtres classiques du soufisme étaient-ils à l'image de ce charlatan ? Désespéré, il se suicide. Dans *Mohallel*, c'est le problème de la réforme du statut personnel qui est agité.

*

**

Les contes fantastiques de Ş. Hedāyat, qu'il vaudrait peut-être mieux appeler ses contes macabres, car, sauf peut-être *Būfē Kūr*, ils ne s'éloignent presque jamais du réel, nous transportent dans un monde hallucinant, peuplé d'aliénés et de malades.

Sé Qat̄re Khūn (confession de fou, dont on n'arrive pas à saisir le fil, car le récit se love sur lui-même, la même action se répétant à trois reprises différentes, chaque fois avec d'autres héros, mais toujours avec les trois gouttes de sang pour motif central), *Būfē Kūr* (impressions d'un autre déséquilibré, opiomane et alcoolique, qui grâce à un décalage du temps, revit certains épisodes d'une existence antérieure, interférant avec sa vie actuelle), *Tchangāl* (récit d'un crime d'hystérique, au dénouement brutal et que rien ne laissait prévoir) comportent tous le même glissement de l'univers normal au monde de la névrose. Là encore, l'auteur procède avec maîtrise ; il faut lui reconnaître le très grand mérite d'avoir réussi à écrire autre chose que des pastiches de Hoffmann ou de Poe, et su créer un genre tout à fait original.

Ce qui frappe surtout, chez Ş. Hedāyat, c'est son goût du macabre, le plaisir qu'il éprouve à évoquer la mort. La plupart de ses récits, même ceux que l'on ne peut pas classer dans la catégorie de ses contes fantastiques, sont axés sur un meurtre ou sur un décès. Le héros de *Zande be Gūr* (Enterré Vivant), est né avec la vocation du suicide. La vie l'écœure par avance, il se déteste lui-même, et tente à plusieurs reprises d'en finir. Tout d'abord, il s'abstient de nourriture et s'expose au froid de l'hiver. La malchance veut qu'il ne réussisse même pas à s'enrhumer. Il recourt alors au cyanure, puis à l'opium (mode de suicide courant en Iran). Chaque fois, il croit avoir réussi dans l'exécution de ses desseins ; il analyse avec minutie et délices les sensations que provoque en lui l'approche de la mort... Malheureusement pour lui, il est mithridatisé ; sa résistance au poison voue toutes ses tentatives à l'échec.

Būfē Kūr est plus typique encore : le déséquilibré que ce roman met en scène semble échappé de la tombe. Il appartient à l'au-delà, plutôt qu'à cette terre, et l'épilogue nous le montre contemplant avec horreur les vers qui commencent à ronger son corps à moitié putréfié bien avant le trépas (1).

(1) Une adaptation française de *Būfē Kūr* sera prochainement publiée, ce qui dispense de donner ici l'analyse de ce livre.

Dans *S.G.L.L.* (*S.R.*, p. 5), Ş. Hedāyat imagine ce que sera l'humanité après quelques millénaires de progrès, et décrit des êtres tellement lassés de tout qu'ils décident, à la suite d'un plébiscite mondial, de recourir au suicide cosmique. L'un des héros déclare (p. 28) : « Tu crois donc que le désir de mourir est moins fort que celui de vivre ? Amour et mort sont deux jumeaux. De tout temps, alors que l'homme peinait sous couleur de lutter pour la vie, il n'aspirait en réalité qu'à la mort. Aujourd'hui, il est libre, il dispose de tout pour vivre tranquille, mais ce désir de la mort n'a pas été extirpé du sein de l'humanité ; il n'est devenu que plus violent. Il s'est transformé en une sorte d'autosuggestion universelle : tous aspirent unanimement au néant. Ils luttent pour la mort. *«The struggle for death»*, tel est le résultat logique de l'existence de l'humanité. »

Seule la mort est désirable, Ş. Hedāyat l'affirme à chaque instant. Un des personnages de *Godjaste Daj* (*S. Q. Kh.*, p. 141) s'écrit : « Tous, nous sommes seuls. Il ne faut pas s'y méprendre, la vie est un cachot. Les uns en couvrent les murs de dessins, pour se distraire. Les autres cherchent à s'évader, ils se déchirent les mains, mais en vain. Certains prennent le deuil. Pourtant, le fond de l'affaire reste le même : nous tromper nous-mêmes, toujours nous tromper ! Vient un moment où l'on s'en lasse. »

Pas plus que la nature humaine, le monde n'est perfectible. Si la civilisation est capable d'éliminer la plupart des souffrances, elle ne fait qu'aggraver la plus terrible de toutes, l'ennui : le milieu évolué à l'extrême dans lequel se meuvent nos lointains descendants de *S.G.L.L.* est parfait, « seulement, un mal incurable y subsiste, c'est la lassitude, la fatigue que provoque une vie sans but, vide de sens. »

Mais que réserve donc la mort, ce mirage si fascinant ? Le bonheur, ou du moins, la paix dans l'oubli que procure le néant ? Ş. Hedāyat s'est posé la question, et il en fournit, dans *Aferīnagān* (*S.R.*, p. 81 et ss.), la réponse terrible : la mort est aussi décevante que la vie ; comme elle, elle n'est qu'une odieuse mystification.

La nouvelle a pour cadre l'au-delà, ou plutôt, une tour du silence zoroastrienne, dans laquelle des ombres regardent se décomposer lentement les corps qu'elles animaient, hier encore. Elles attendent, comme sur terre les hommes, ce que leur réserve le destin, mais elles ont perdu toute illusion, car elles ne peuvent plus espérer en un monde meilleur. Elles ont compris qu'il n'y a ni châtement, ni récompense : bons et méchants se trouvent confondus ; ils conservent leurs appétits terrestres. L'ivrogne retourne visiter sa cave, l'avare s'inquiète du trésor qu'il a caché, l'amoureux voit avec émotion les vivants se caresser au clair de lune. Tous ne doivent leurs humbles joies qu'à ceux qui appartiennent encore à ce bas monde, et qui pensent à eux de temps à autre ; tous sont également résignés, car on s'habitue à tout. Seule une âme pieuse cherche à savoir si elle est au paradis ou en enfer. Ses compagnes se moquent d'elle.

Du moins, ces ombres ont-elles acquis une notion certaine des fins dernières de l'homme ? Cette consolation leur est aussi refusée : comme nous, elles restent dans l'incertitude. Certaines disputent sur la métempsychose : « — Ainsi, tu ne crois pas que nous nous réincarnerons dans d'autres corps d'hommes ou d'animaux, afin de nous purifier

des souillures de la matière ? — Pour quoi faire ? — Pour nous transformer en âmes immatérielles ! — Comme si l'âme n'était pas immatérielle dès l'origine ! En admettant même qu'elle le devienne, où irait-elle ? Il y a peut-être sur terre des fabriques d'âmes immatérielles ! Laisse tomber. Ce sont là de pauvres petites idées d'humains, des blagues ! — Tu doutes toujours de l'évidence. — Et toi, tu admetts toujours toutes les superstitions ! » (p. 93-4). Un troisième interlocuteur survient, qui déclare au partisan de la métempsychose : « Non, tu te trompes, les âmes elles-mêmes meurent. Ce ne sont là qu'autant d'hypothèses. Les esprits qui ont le plus de vigueur physique subsistent plus longtemps, puis ils dépérissent peu à peu. Comment vivre isolé et sans corps ? Tout ce qui existe sur terre et dans les cieux est éphémère, transitoire, condamné au néant. Pourquoi nous bercer de l'espoir d'une vie éternelle ? »

Rien, mieux que ces quelques réflexions, ne pourrait conclure l'analyse de l'œuvre désespérée de Ş. Hedāyat. Pourtant, il est impossible de passer sous silence les curieuses affinités qui rattachent cet écrivain à Nerval. Ils ont tous deux le même amour du terroir, des chansons populaires, le même engouement pour l'étrange et le mystère. *Bāfē Kūr* et *Aurélia* sont empreints d'une atmosphère identique, et l'on trouve dans *Eşfahān*, *Neşfē Djahān* (simple journal de voyage), des pages qui font penser à certaines impressions d'Ile de France notées dans les *Filles du Feu*. Il ne saurait bien entendu être question d'imitation, puisque Ş. Hedāyat ne connaissait Nerval que de nom, jusqu'au jour où l'auteur de ces lignes le lui fit lire.

*
**

Les romans de Moḥammad Mas'ūd Dehāti, *Tafrīḥātē Chab* (Divertissements Nocturnes, 3^e éd., 1313, 1933-4), *Dar Talāché Ma'āch* (En Lutte pour la Vie, ss. date), et *Achrafē Makhlūqāt* (La plus Noble des Créatures, 1313, 1933-4), représentent encore un autre aspect de la jeune littérature iranienne. Ils évoquent tous trois le drame d'une jeunesse déçue de ne pas trouver à s'employer, en dépit de ses espoirs et de ses diplômes, chez qui les difficultés de la vie ont peu à peu tué tout idéal, et qui n'a plus d'autre dieu que l'argent. Bien qu'il se pose en Iran avec moins d'acuité que dans certains autres jeunes états orientaux, le problème a son importance.

Aucun des livres de Dehāti ne comporte d'intrigue suivie. Ce sont, plutôt que des romans, des suites de scènes journalières, se succédant sans lien logique et presque toujours coupées de longs dialogues. Seul, *Achrafē Makhlūqāt* comporte un fil directeur, qui n'apparaît, du reste que dans les dernières pages, lorsqu'on apprend que les malheurs (ruines, suicides, emprisonnements) qui ont frappé la plupart des personnages, sont tous dûs à la même femme, qui d'ailleurs n'intervient pas ouvertement dans l'action. Il y avait là une trouvaille dont l'auteur pouvait tirer de riches effets, mais qu'il n'a pas su exploiter à fond.

Dans les trois ouvrages, ce sont à peu près les mêmes héros qui reviennent sous des noms différents : le narrateur, tour à tour instituteur (*T.Ch.*), puis employé dans un

ministère (*A. M.*), et ses camarades. Chacun d'eux est affublé d'un sobriquet qui finit par faire oublier son identité réelle : dans *T. Ch.*, évoluent Tomate, un mercier ; L'Avachi (*Pakar*) ; Squelette (*Esklet*), un typographe ; le Philosophe (*Faylasūf*).

Ni les uns ni les autres ne sont de mauvais diables, mais l'adversité leur a tellement durci le cœur qu'ils ont perdu toute notion du bien et du mal. La vie n'est plus, pour eux, qu'une lutte désespérée pour la conquête des quelques tomans qui leur assureront un gîte, une nourriture sommaire, de l'alcool et des femmes. Leur immoralité confine parfois au cynisme. Dans *T. Ch.*, les amis «lèvent», comme on dit en argot de Téhéran (*boland kardan*), une fille, et la suivent chez elle. Avant de partir, ils bavardent un peu avec elle, et l'amènent à leur faire le récit de sa vie ; elle leur raconte ses malheurs, en versant force larmes, et le narrateur écrit : « pour lui faire plaisir, nous prenons tous des mines attristées et compatissantes. En réalité, nous sommes pleins de joie, car une femme aussi honnête ne nous demandera certainement pas d'argent ! »

La trame de tous les récits de Dehāti reste donc très uniforme. Elle est faite d'une longue série d'escroqueries et de repues franches : on songe aux romans picaresques. Cependant, de nombreuses redites, des dissertations philosophiques ou sociologiques trop fréquentes, des transitions qui sentent le procédé (généralement, des descriptions de paysages), font que la valeur littéraire en est très inégale. L'auteur ne se montre pas assez sévère pour lui-même. Il a pourtant du talent, comme le prouvent beaucoup de passages fort bien venus.

Il excelle en particulier à tracer des portraits humoristiques et pleins de verve. Voici par exemple, un type de négociant : « Cet autre, avec ses airs de cigogne, sa trogne aplatie, traîne ses savates rapetassées ; il colle à votre visage ses yeux louches et sa bouche tordue. Sans point d'attache déterminé, il erre du matin au soir dans les caravansérails. Vous le prendriez pour un *sayyed* parasite qui cherche à mendier ; pourtant, lorsque vous le suivez dans ses opérations financières, vous restez stupéfait : d'un seul mot, il conclut une affaire de 50.000 tomans » (*A. M.*, p. 109).

Les observations que renferme *A. M.* sur l'agio et la spéculation qui faussaient à une certaine époque le marché de Téhéran sont notées avec beaucoup de brio. On lit avec plaisir quelques scènes lestement enlevées et pleines d'esprit, comme celle de l'usurier, celle du juif, ou encore celle du marchand qui feint d'être ivre pour réussir une bonne affaire (*A. M.*, p. 43-6, p. 104-107, p. 164 et ss.). Par contre, d'autres épisodes, tel que celui de l'erreur judiciaire (*A. M.*, p. 143 et ss.), et toutes ces aventures de femmes séduites, qui reviennent à presque chaque chapitre, ne présentent pas le moindre intérêt.

Dehāti ne perd pas une occasion de développer ses théories philosophiques ou sociales. Comme Hedāyat, il affiche un pessimisme extrême. L'humanité ne mérite, selon lui, que du mépris, et tout individu est un criminel en puissance : seule, la crainte du châtement retient parfois de mal faire (*A. M.*, p. 68). En effet, aucun des personnages créés par l'auteur n'est sympathique. Ils souffrent tous, mais ils ont aussi beaucoup à se reprocher et ne font que subir le châtement qu'ils méritent. Elles-mêmes, les filles séduites

qui peuplent les pages de *T. Ch.* ou de *A.M.*, n'inspirent aucune pitié. Coquettes et ambitieuses, elles sont toutes responsables de leur propre chute ; elles se sont si bien vengées depuis que nul ne songe plus à les plaindre.

« Qu'est-ce que le monde ? Un sale tas de fumier, un horrible champ de carnage, un immense asile d'aliénés... » Telle la question que pose un des héros de *A. M.* (p. 102), et la réponse qu'il lui donne. Le sage ne doit donc se laisser arrêter par aucun scrupule ; il doit tirer des « deux jours de vie » qui lui sont accordés toutes les jouissances possibles, licites ou illicites. Le narrateur de *T. Ch.* s'écrie à son tour : « Pour le moment, il faut profiter de l'instant qui s'écoule. Le passé est passé, l'avenir ne m'appartient pas. Que sais-je de demain ? Q'arrivera-t-il ? Comment affirmer que je serai encore vivant, ou que le hasard ne m'aura pas rendu riche et heureux ? Comment connaître ma destinée ? Quand bien même elle me serait révélée, comment mes désirs pourraient-ils la modifier en bien ou en mal ? » (p. 72).

A côté de ces considérations d'ordre général, Dehāti développe aussi souvent qu'il le peut les questions sociales qui lui tiennent à cœur. Il soulève tour à tour celles de la natalité (*T. Ch.*, p. 42-3 — un des héros clôt d'ailleurs le débat par une réflexion désabusée sur les maisons de tolérance), du service militaire (*ibid.*, p. 61), de la réforme de l'enseignement (*ibid.*, p. 104, 105), et du modernisme en littérature (*ibid.*, p. 107). Pourtant, comme on l'a déjà noté, la plupart de ces digressions sont trop longues, et interrompent désagréablement le cours du récit.

A.M. est dédié à Djamāl Zāde, aux idées duquel l'auteur est entièrement rallié. Plus encore que celui de Hedāyat, son style a subi l'influence du persan vulgaire. Les expressions triviales y abondent, non plus seulement dans les dialogues, mais encore dans les descriptions, et même dans les passages purement narratifs ; des effets souvent heureux en sont tirés.

Malgré leurs défauts, les premiers livres de Dahāti permettent d'attendre beaucoup de ce jeune écrivain, s'il se décide à produire des œuvres plus mûries et mieux travaillées.

*

**

Dans les préfaces de ses deux ouvrages, *Darvīch Qorbān* (ss. date), et *Chaykh ol Mulūk* (vers 1938), ainsi que dans une série d'articles publiés par le journal *Ettela'at* (à partir du 17 Khordād 1316), Sayyed Moḥammad Bāqer Hedjāzī définit les préoccupations qui, selon lui, doivent animer la nouvelle école iranienne. Reprenant les idées de Djamāl Zāde sur le rôle social que le roman est appelé à jouer dans un pays en pleine réorganisation, il se propose, avant tout, de combattre par la plume les particularismes locaux et l'influence de certaines classes sociales (clergé et grands propriétaires), ainsi que d'extirper les superstitions millénaires qui empêchent le peuple de jouir des bienfaits du progrès. Il blâme enfin ses confrères de s'être trop attachés à imiter les modèles européens et d'avoir négligé les ressources que leur offraient les milieux iraniens pour

le choix de leurs sujets. (*D.Q.*, p. ٤ et ٥). Nous venons de voir que ce reproche est loin d'être mérité.

Le premier roman de M. B. Hedjāzi se déroule dans le cadre pittoresque du vieux Kirman. Il a pour arrière-plan les amours malheureuses d'un musicien musulman et d'une jeune zoroastrienne, mais le motif principal en est l'exposé que le héros fait de ses doctrines au narrateur.

Après avoir été tragiquement séparé de sa bien-aimée, Qorbān, le joueur de flûte, s'est retiré du monde pour adopter l'existence des derviches. De longues années de solitude, passées à errer dans le calme des montagnes, lui ont permis de méditer, et de découvrir certaines vérités philosophiques.

Pour lui, l'homme ne peut chercher la félicité qu'au sein de la nature. Les satisfactions artificielles que procure la vie des cités, l'attachement aux biens de ce monde sont autant d'obstacles au bonheur (cf. p. 59-63, un passage sur la fortune, cause de tous les maux). Nul n'est plus digne d'envie que le paysan qui se contente de peu, fidèle aux mœurs saines et rudes de ses aïeux; il se nourrit de légumes et de laitage (cf. p. 32, le chapitre «La santé tient à la frugalité»); l'air pur et l'eau claire de la campagne lui donnent un corps robuste et un esprit vigoureux.

Darvīch Qorbān remplit scrupuleusement ses obligations religieuses, mais il se défend d'appartenir à un ordre quelconque, aussi bien que de dépendre d'un *chaykh* ou d'un *pīr*. S'il porte la barbe et les cheveux longs, c'est uniquement pour se protéger contre les intempéries (p. 31). Il ne voit en ces soufis professionnels, qui s'entourent de disciples, qu'autant d'imposteurs cherchant à «circonvenir les imbéciles et à tromper les âmes viles des ignorants.»

D'autres passages du livre sont dirigés contre les propriétaires avides et les fonctionnaires indignes (p. 53-4), ou visent à exalter l'âme iranienne et les vraies traditions nationales (p. 87: «... cette jeune fille zoroastrienne, appartenant à l'une des races les plus pures de l'Iran»).

A l'opposé de *Darvīch Qorbān*, œuvre philosophique, *Chaykh ol Mulūk* est une violente satire dirigée contre les anciennes mœurs iraniennes, et les superstitions populaires. Le sujet semble en avoir été emprunté à Gobineau (*Trois Ans en Asie*, éd. Grasset, t. II, p. 54). L'histoire se passe sous Fath 'Alī Chāh, à Sonqor, petite capitale kurde. La fille du chef local est devenue l'épouse du Chah. Au bout de quelques années, elle retourne se fixer auprès de son père, avec son fils, le jeune Chaykh ol Mulūk. Celui-ci grandit; on décide de le marier avec la fille du Pacha de Bagdad. Sur ces entrefaites, un magicien réputé tire l'horoscope du prince, et révèle que l'héritière du trône des Péris est amoureuse de lui. Une correspondance s'établit alors avec le royaume des fées. Le messager n'est autre que Ne'emat Ollāh, homme de confiance du chef kurde, amant de la mère et complice du devin. Presque chaque semaine, il disparaît, porteur de présents somptueux destinés à la fiancée de Chaykh ol Mulūk. Il ne tarde pas à rentrer, chargé de cadeaux étranges... importés d'Europe, via Bagdad, et qu'il prétend être autant de produits de l'industrie des djinns.

La date du mariage est enfin fixée. Dans un jardin voisin de la ville, on dresse des pavillons où sont exposés tous les trésors du *Chāhzāde*. La nuit solennelle arrivée, le malheureux se retire sous l'une des tentes, pour attendre sa future épouse. Mais, épuisé, par les mortifications que son conseiller lui a imposées, affaibli par l'opium qu'il a pris l'habitude de fumer, il ne tarde pas à tomber dans un profond sommeil. A son réveil, il fait déjà grand jour. Personne n'est venu le rejoindre, et tous les objets de valeur ont disparu. Il fait en vain rechercher Na'amat Ollāh et le magicien, tous deux demeurent introuvables. Désespéré, il décide de regagner Téhéran. En cours de route, une conversation d'auberge lui apprend qu'il a été victime d'une escroquerie. Il meurt de chagrin, la nuit même.

Dans l'atmosphère de la petite cour de Sonqor, revit toute la Perse d'autrefois, avec son formalisme et son élégance. Le caractère des personnages est fait d'un singulier mélange de rouerie et de naïveté. Leur conduite a toujours l'égoïsme et la superstition pour mobiles principaux. L'agha cherche avant tout à arrondir ses possessions, son petit fils n'est entre ses mains qu'un instrument politique, et s'il lui marque quelque affection c'est uniquement parce que leurs fortunes respectives sont solidaires l'une de l'autre. De son côté, Chaykh ol Mulūk, adulé par tous dès son enfance, s'imagine être le miroir de la perfection. Il ne manifeste aucun étonnement lorsqu'on lui annonce que la fille du Roi des Péris s'est éprise de lui. Pouvait-elle faire un meilleur choix ? A la mort de son père, le prince prétend au trône impérial, mais il ne fait rien pour le conquérir : le destin ne manquera pas de le lui accorder, les astres l'ont dit.

Sous couleur de servir leurs maîtres, Ne'amat Ollāh et l'eunuque défendent avant tout leurs propres intérêts. Pourtant, tous ces êtres avides et fourbes dissimulent leurs vrais visages sous le même masque de courtoisie.

Écoutons plutôt Ne'amat Ollāh et le Chaykh discuter les conditions de leur accord après le premier horoscope tiré pour le prince :

Le Chaykh : « — Je suis prêt à lire aussi pour vous dans le sable, dès que l'occasion se présentera.

— On l'a déjà fait il y a quelques années... Je suis disposé à vous servir, mais à condition que vous ne tiriez pas mon horoscope. Je ne voudrais pas vous imposer cette peine.

— On dirait que vous avez des doutes ?

— Jamais de la vie ! Mais je connais moi-même quelques uns des secrets du métier. Le faqir Yūsef Darvich, l'hindou, me les a enseignés. Il m'a même admis à faire auprès de lui deux retraites de quarante jours, en vue de mon apprentissage. Il était passé maître en géomancie.

— Vous avez donc de l'expérience.

— Oui... assez pour être digne de devenir votre élève.

— Ma façon de travailler t'a plu ?

— Il n'y a rien à dire... Croyez-moi, vous n'aurez pas votre pareil au monde, à condition...

— Je suis prêt à observer toutes vos conditions.

— A condition que vous me témoigniez quelque bonté... et que vous me preniez pour confident.

— Ah ! Ah ! On voit bien que tu es de la partie ! » (p. 63).

La lecture de *Chaykh ol Mulūk* renseigne sur bien des aspects de la vie sociale de l'ancien Iran. L'éducation du jeune prince est exposée dans tous ses détails (p. 16-19); suit un chapitre sur la condition des esclaves et des eunuques (p. 20-23). Ailleurs, on trouve des descriptions de rites de passage, de confection de talismans, de scènes de divination, et toutes ces pages présentent pour l'historien et pour l'ethnographe, un intérêt de premier ordre.

La langue de M. B. Hedjāzī est à peu près celle des journaux, encore très mêlée d'arabe. Le style de l'écrivain, simple et fluide, rend ses livres faciles et agréables.

Je pense que, si le romancier lit ces lignes, il ne m'en voudra pas d'affirmer qu'il n'a pas atteint le but qu'il se proposait en composant *Chaykh ol Mulūk*. Pris à son insu par le charme vieillot de ses personnages et par le pittoresque de leurs aventures, il ne parvient pas à éveiller en nous le mépris qu'il voudrait pour les superstitions du passé. Après avoir fermé son livre, on garde l'impression d'avoir parcouru, non pas le récit d'une tragique mystification, mais une jolie légende, pleine de poésie. *Chaykh ol Mulūk* est une belle réussite, mais toute autre que ne la souhaitait l'auteur.

*

**

Si l'on cherche à dégager les principales tendances de la jeune école littéraire persane, on est d'abord frappé par son aspect nationaliste. En effet, tous les sujets qu'elle traite sont empruntés, soit à la vie des grandes villes d'Iran, soit à celle des paysans. On ne rencontre presque jamais de thèmes étrangers. En outre, les œuvres qu'elle a produites visent moins à divertir le public qu'à attirer son attention sur certains problèmes, d'ordre social pour la plupart, et à lui suggérer les réformes à entreprendre.

Un second trait demande à être accusé, c'est le pessimisme de tous les écrivains (M. B. Hedjāzī mis à part). Certains cris douloureux de Hedāyat ou de Dehāti rendent le même accent qu'il y a dix siècles, les plaintes de Khayyām. La vie est brève, l'homme la traverse à tâtons, pareil à un aveugle. Il ne sait pas où il va, il ignore ce qui l'attend au terme du voyage. Ce doute tragique se transmet de génération en génération, depuis bientôt mille ans, en marge de la littérature officielle, à la manière d'une doctrine secrète. On en perçoit l'écho voilé à travers les élans mystiques de Sa'dī, de Hāfez, de tous les poètes. Et c'est lui qui rattache nos jeunes romanciers à leurs lointains prédécesseurs.

Le genre narratif, on l'a déjà remarqué au début de cet article, n'intéresse encore personne en Iran. Il ne faut pourtant pas sous-estimer l'importance des tentatives faites par les écrivains de la nouvelle école. Elles ont déjà leur place assurée dans l'histoire de la langue et dans celle des idées. Il ne leur manque qu'une publicité plus grande pour jouer un rôle décisif dans l'évolution de la civilisation iranienne.

NOTE ADDITIONNELLE.

Depuis que cet article a été rédigé, beaucoup d'événements se sont passés en Iran ; leurs répercussions sur la vie littéraire persane ont été profondes. Le nouveau régime, beaucoup plus libéral que l'ancien, offre aux écrivains la possibilité de s'exprimer avec plus d'audace. D'autre part, le succès de certains livres récents comme *Varaqqārehāyē Zendān* de Bozorg Alavi (contes écrits en prison ; l'auteur, impliqué dans un procès politique, a été relaxé lors de l'intervention alliée en Perse), dont la première édition a été épuisée en quelques mois (1), ont attiré l'attention du public sur la jeune école. Actuellement, de nouveaux tirages de la plupart des œuvres qui ont été étudiées dans ces notes sont sous presse. Des réimpressions de *Peyāmbār* (de M.Rahnāma), et des différents livres de Dehātī sont déjà en vente. *Būfē Kūr* (de Ş. Hedāyat) paraît en feuilleton dans le journal *Irān*. Enfin, deux nouveaux romans, l'un de Djamāl Zāde, *Dār ol Madjānīn* (L'Asile d'Aliénés, amusante fantaisie dont certains passages comportent des clés), l'autre de Dehātī, *Golhā'ī ké der Djahanam Mīrūyand* (Fleurs de l'Enfer) viennent de paraître. Malheureusement, je n'ai eu connaissance de ces ouvrages que beaucoup trop tard, alors que ces pages se trouvaient déjà à l'imprimerie.

ROGER LESCOT

(1) J. Rypka ayant consacré un article très détaillé au premier ouvrage de cet auteur (*Aus der modernsten Balletistik Irans, Archiv Orientalni*, 1935) je me suis abstenu de revenir sur son œuvre dans cette courte notice.